

Colloque - Hommage à l'écrivain
Mohammed Dib
Maison de l'Amérique latine
217, Boulevard Saint-Germain 75007 Paris
24 Septembre 2013

INSTITUT
FRANÇAIS



Sous le parrainage de Yamina Benguigui, Ministre déléguée chargée de la Francophonie
En collaboration avec l'Institut français et avec le soutien de la Maison de l'Amérique latine
Sous la direction scientifique de Abd El Hadi Ben Mansour, Université de Paris IV-Sorbonne

HOMMAGE A MOHAMMED DIB PAR JEAN DANIEL:

Mardi 24 Septembre 2013 à la maison de l'Amérique Latine.

Vous ne pouvez pas savoir à quel point, je me sens frustré de ne pas être des vôtres, car l'homme auquel vous rendez hommage évoque ma jeunesse, mes épreuves et mon univers. Je suis né le même jour, le même mois et la même année que Mohammed Dib. Nous appartenons tous les deux à l'Algérie, lorsqu'elle était française, et notre rêve était l'Algérie Algérienne, imprégnée de la langue française que nous avons tous les deux dans « *l'esprit et dans le sang* ». C'est une expression du poète berbère Jean Amrouche, cité par le Français d'Algérie Jules Roy. C'était vrai pour moi, comme pour Amrouche et Roy parce que nos premiers mots, en arrivant au monde, avaient été fabriqués par la France depuis qu'elle existe. Ce n'était pas vrai pour Dib, pour qui utiliser un autre langage que le berbère ou l'arabe, un autre langage que celui de la mère et, plus tard, écrire dans cette langue empruntée à d'autres et imposée par l'exil, va constituer un drame ou un tourment d'une intensité obsessionnelle mais féconde. Dès le départ, Dib ne pourra pas dire que le « *français est sa patrie* » comme l'ont dit plusieurs écrivains étrangers, de Conrad à Kundera et à Cioran et Ionesco. Il ne s'en tirera pas en préconisant une promotion du Tamazight ou en déclarant que le français est pour lui un « *un butin de guerre* ». Au moment où notre amitié naît, je ne me doute pas que Mohammed Dib est un exilé dans son propre pays et qu'il vivra en exil dans le pays de sa nouvelle langue. Or l'un des secrets de toute l'œuvre de Mohammed Dib m'apparaît soudain comme celui de l'exil. Camus va écrire un texte dont le titre est « *l'Exil et le royaume*. » Il y est surtout question du bonheur, mais pas de la langue. Tous ces noms tournent autour de Camus. Nous allions une fois par mois dans un restaurant égyptien à Alger. Et oui égyptien. Il y avait aussi Jean Pélégri, l'auteur du « *Le Maboul* » dont on ne souvient pas assez aujourd'hui. Le plus silencieux, le plus discret, le plus attentif, le plus intérieur, c'était Dib, Mohammed Dib, qu'il fallait interpeller avant qu'il ne consente à parler, comme si tout propos était compromettant.

Colloque - Hommage à l'écrivain
Mohammed Dib
Maison de l'Amérique latine
217, Boulevard Saint-Germain 75007 Paris
24 Septembre 2013

INSTITUT
FRANÇAIS



Sous le parrainage de Yamina Benguigui, Ministre déléguée chargée de la Francophonie
En collaboration avec l'Institut français et avec le soutien de la Maison de l'Amérique latine
Sous la direction scientifique de Abd El Hadi Ben Mansour, Université de Paris IV-Sorbonne

Je revois son visage allongé, ses paupières tombant sur des joues creuses. On disait que si Camus avait quelque chose de Fernandel, Dib avait lui, quelque chose de Stan Laurel. Notre première conversation a eu lieu sur la philosophie des romans policiers. C'était l'époque où Marcel Duhamel régnait sur la fameuse collection, la Série noire, chez Gallimard.

Mohammed (c'est un nom décidément trop répandu, permettez-moi de l'appeler Dib), m'a fait alors un éloge inattendu. La technique du roman policier et de la conception du monde que les héros de ses romans partageaient. Nous nous sommes promenés le long des quais et il m'a demandé ce que je voulais être. Il a répondu pour moi : un écrivain, bien sûr. J'ai imprudemment confirmé. Je lui ai parlé de Gide, dont j'étais nourri et qu'il n'aimait pas. Plus tard, j'ai désiré, très vite, habiter sa « *Grande maison* ». Je m'y trouvais à l'aise, alors que tout aurait dû me paraître étranger. Pourtant je crois que c'est l'évidence de son authenticité qui m'a frappé. Authentique, c'est-à-dire aussi bien différent qu'indépendant. Dès le départ, Dib a un talent qui ne doit rien à personne de connu à moins que certains d'entre vous ne lui ayez trouvé des ancêtres arabes ? Dès le départ de la trilogie, c'est en face d'une langue on ne peut plus française et on ne peut plus nouvelle que l'on se trouve. On peut dire cela aussi de Yacine Kateb, que Jean Sénac n'hésitait pas à rapprocher de Faulkner. Mais disons que, chez Dib, c'est la simplicité qui est authentique. Aujourd'hui où le déferlement des œuvres sur Camus suscite des commentaires qui parfois n'ont rien à voir avec l'auteur de « *La Femme adultère* », c'est le titre d'une très mystérieuse nouvelle de Camus (aussi mystérieuse que « *La Chute* ») on peut dire que c'est Dib, lorsqu'il regrette la mort de Camus - qui le privera désormais de la compréhension limpide d'un monde contradictoire - c'est Dib qui a trouvé ce qui fascine encore chez Camus. N'oublions pas qu'il a, avec Camus, le fait d'avoir perdu son père à la guerre, d'avoir été communiste pendant quelques années et de s'être lié d'amitié à Blida, ma propre ville natale. Blida petite rose, « ourida » disait Gide. Ce qui me vient à l'esprit de commun avec Dib et Camus, c'est que nous avons lu tous les trois très tôt « *Les nourritures terrestres* » de Gide, « *Les îles* » de Jean Grenier et « *Il y a encore des paradis* » d'Henry de Montherlant. On ne va pas retrouver chez Dib le lyrisme solaire à la fois conquérant et sensuel mais curieusement, on retrouve la merveilleuse pudeur de

Colloque - Hommage à l'écrivain
Mohammed Dib
Maison de l'Amérique latine
217, Boulevard Saint-Germain 75007 Paris
24 Septembre 2013

INSTITUT
FRANÇAIS



Sous le parrainage de Yamina Benguigui, Ministre déléguée chargée de la Francophonie
En collaboration avec l'Institut français et avec le soutien de la Maison de l'Amérique latine
Sous la direction scientifique de Abd El Hadi Ben Mansour, Université de Paris IV-Sorbonne

l'intensité dissimulée. Pour ce qui est de l'amitié qui nous liait, je ne peux rien dire de certain. Il y a une époque où nous avons besoin l'un de l'autre et une autre, où nous étions contents de savoir que l'autre existait. C'est une amitié difficile à définir dans le souvenir. Je crois qu'il était certain de mon admiration et que moi j'étais rassuré par sa confiance. Mais je ne voudrais pas conclure de manière si abstraite cet hommage, et après tout je vais céder à celui qui est désormais, hélas, la tyrannie de la mode, c'est-à-dire de reparler de Camus. Il y a un texte de Dib qui me fait les aimer tous les deux et qui raconte une journée passée ensemble à Tipasa (« *Camus vivait en France depuis plusieurs années déjà. Il était de passage seulement. C'était en plein été et il était midi, le soleil avait volatilisé le paysage et dans cette lumière qui semblait siffler dans le cri infini des cigales, sur ces terres intactes qui s'étaient réservées au thym, au laurier, je le vois au cours de notre promenade sans but, qui d'une façon tout à fait naturelle, écarte les bras et se met à danser. Il tourne de la sorte un moment sur lui-même. Ce n'est peut-être pas une ivresse dionysiaque qui le transporte ainsi et le jette hors de lui. Néanmoins un bonheur inexprimable luit dans le regard qu'il m'adresse et qui s'étonne, non sans malice de me voir demeurer simple spectateur. Mais, sans m'empêcher de comprendre son bonheur et de ressentir son étrange émotion, mon éducation, plus soucieuse des formes, m'interdit de suivre son exemple. Je l'ai donc vu célébrer son accord avec les éléments qui lui étaient naturels et avec l'esprit qui les habite. Qu'est-ce à côté de cela, à côté de la force de cette image, en cette minute et en ce lieu que les discussions que nous avons eues et que nous aurons encore après ? »*

Je crois que la description de cette journée solaire nous donne sur Dib lui-même une lumière qui fait comprendre son œuvre. On ne peut pas enfermer Dib dans ce qu'il appelle « *l'écriture de constat* » ou « *le réalisme de l'écrivain public* » d'autant que la guerre va arriver. Il va s'immerger dans la tourmente avec « *Un été africain* » avant d'être expulsé par la police coloniale et de bénéficier de la solidarité de Malraux, de Camus et de Jean Cayrol. Comme le souligne Pierre Minet avec « *Qui se souvient de la mer* » (Quel beau titre !), Dib va découvrir « *l'onirisme, le fantastique et l'allégorique* ». Personnellement, je reste à la trilogie de « *La Grande Maison* » dont je parlerai un jour si ma longévité me le permet avec les jeunes écrivains algériens d'aujourd'hui.